que je viens de lui donner deux francs; sur cette somme il va consacrer quelques sous à s'acheter du pain, peut-être un peu de charcuterie; le reste sera converti en eau-de-vie. Muni de ces provisions, il regagnera son chez lui, si on peut donner ce nom au taudis qu'il habite, local exigu de quelques pieds carrés, sous les toits, et dont l'unique mobilier consiste en un gros pavé, emprunté à la voirie parisienne, le pavé a d'ailleurs des usages multiples. Dans le jour il sert de siège; le soir venu, il aide à l'établissement du lit, en soutenant par une de ses extrémités, pour lui donner une certaine inclinaison, la porte du réduit enlevée de ses gonds à ce moment et sur laquelle Montfort s'étend sans autre accessoire de couchette. Rentré dans ce local, il va manger son pain et sa charcuterie, en arrosant le tout de quelques gorgées d'eau-de-vie, puis il continuera à s'abreuver de la pernicieuse liqueur, jusqu'à ce que l'ivresse soit complète; s'allongeant alors sur la planche, il s'endormira. Au réveil, s'il retrouve de l'eau-de-vie, il continuera d'en boire jusqu'à extinction. Alors seulement il reviendra vers nous pour tâcher de gagner quelque argent et continuer ce genre de vie, qui ne peut, sans aucun doute, se prolonger bien longtemps. Triste fin d'un homme qui a eu son moment de célébrité, ne manquait pas d'intelligence et a donné des preuves d'un savoir réel dans sa spécialité [1]. »

François Geay, Voyageur naturaliste (1859-1910),

par M. H. Poisson.

Martin-François Geay naquit à Lacour-d'Arcenay, canton de Précy-sous-Thil (Côte-d'Or) en 1859. Il fit ses premières études au Lycée de Dijon, puis vint à Paris, où il suivit les cours de la Sorbonne, de l'École des Hautes Études et de l'École de Pharmacie. Il fut un brillant élève de Lacaze-Duthiers et de Milne-Edwards.

C'est à cette époque qu'il se créa des relations et des liens d'amitié avec M. le Professeur Bouvier, amitié qui s'est continuée de plus en plus étroite jusqu'à sa mort.

Pendant cette période de sa vie, il acquit des connaissances solides et variées qui firent plus tard de lui un explorateur de premier ordre.

En 1886, il quitta Paris pour l'Amérique centrale en qualité de pharmacien à la Compagnie du Canal de Panama; il revint de ce premier

[1] Consulter également Quérard (J.-M.), *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, etc.*, Paris, Firmin Didot et fils, 1828, t. II, p. 480. Article : Denys de Montfort (P.).

voyage très déprimé, miné par les fièvres et la dysenterie. Revenu à la santé en 1887, il oublia bientôt dans l'intérêt de la science les souffrances passées et sollicita de nouveau une mission.

En 1888, le Ministère de l'Instruction publique le chargeait d'une mission en Colombie et au Vénézuéla, qui dura jusqu'en 1895.

Dans ce voyage il explora dès la première année et dans le cours de la seconde l'Isthme de Darien, les côtes du Pacifique et quelques îles voisines, puis visita en 1890 le Vénézuéla septentrional et la région des Llanos au début de 1891: cela lui permit de parcourir les savanes de Tinaco, Tinaquillo, San Carlos, Chirgua, Pao et les monts de Baul, ainsi que la petite chaîne de montagnes qui ferme au Nord la zone des Llanos.

En 1892, Geay explora les régions arrosées par la Portuguesa et ses affluents. La révolution qui éclata en 1892 l'obligea à se retirer sur les bords de l'Apuré, c'est-à-dire plus au Sud. Jusqu'en 1893 il visita ce fleuve et quelques-uns de ses affluents. En 1894, il remonta l'Apuré, traversa les forêts du Masparo, du Paguiei, du Seripa, etc., et la partie inférieure du Rio Nula. De là il revint à Caracas, où il eut la douleur de perdre sa femme et son fils. — Il rentra en France en 1895.

En 1896, il publia dans *La Science Française* une série d'articles illustrés de figures originales sur la région des Llanos, sur la végétation, l'élevage, les pêcheries, l'industrie au Vénézuéla.

Dès 1897, il repartait en Guyane explorer les territoires voisins de l'Oyapok et du Carsevenne, du Cachipour et du Couani.

Remarié depuis peu, il emmenait avec lui sa jeune femme, qui ne devait plus le quitter dans ses voyages.

Rentré en France en 1899, il publiait un rapport de mission sous le titre : *Rapport d'exploration aux régions contestées de l'Amérique équinoxiale.* La région parcourue était en effet l'Amazonie française ou France équinoxiale, vaste et important territoire dont le sens ambigu du traité d'Utrecht a permis au Portugal, puis au Brésil de nous contester la possession. La mission remplie par Geay était à la fois scientifique, industrielle et commerciale. — Le Muséum et le Ministère de l'Instruction publique l'avaient en effet chargé d'étudier le pays au point de vue ethnologique, d'en relever la *topographie générale* et de recueillir des collections. Le Ministère des Colonies lui demandait de le renseigner sur les ressources commerciales, industrielles et en particulier sur la richesse minière des régions de l'Oyapok et du Carsevenne.

M[me] Geay lui fut d'un grand secours dans ce voyage, assurant le bien-être matériel de la Mission et l'aidant dans ses chasses, ainsi que dans la préparation et l'étiquetage des collections destinées au Muséum.

Cette exploration pleine de périls et de souffrances fut fructueuse et contribua à faire connaître des plantes et des animaux nouveaux qui firent l'objet d'études intéressantes au Muséum. Les observations sur les

Paresseux (Bradypes), complétées par d'excellentes photographies, méritent d'être rappelées, d'autant qu'elles faisaient connaître la vie et les mœurs de ces animaux à l'état de nature. La question minière fut également bien éclairée et mise au point et les relevés rigoureusement faits au théodolite permirent aux voyageurs de se diriger plus sûrement dans ces régions.

La mission de Geay en Amérique était terminée : ce n'était pas sans regret qu'il quittait le Nouveau Monde, et bien que sa santé et celle de sa femme eussent été gravement atteintes, il rêvait souvent d'y retourner. Il rentra à Paris. Le repos qu'il y prit fut d'ailleurs relatif, car dès que sa santé le lui permit, il s'occupa de la publication de son rapport, tout en faisant pour les divers services du Muséum des photographies, des dessins, des rédactions de notes, donnant des éclaircissements sur ce qu'il avait vu et ramassé. Ce fut pour ceux qui le connurent le temps le plus heureux de sa vie. Admirablement secondé par sa compagne, il travaillait sans relâche, était sans cesse dans les laboratoires ou chez lui à lire et à dessiner.

Bientôt il préparait une nouvelle exploration à Madagascar; dès la fin de 1903 tout était prêt pour le voyage. Son ami M. le Professeur Bouvier lui écrivait en mars 1904 : « Vous êtes vraiment infatigable; à peine revenu de la Guyane d'où vous êtes rentré avec des trésors de toute sorte, voilà que votre ardeur vous pousse vers notre grande colonie de Madagascar qui offre un champ si vaste aux investigateurs [1]. »

Avant son départ Geay s'entoura de tous les documents possibles pour mener à bien sa mission et ne craignit pas de se surcharger en emportant des instruments de précision (microscope, théodolite, baromètre, appareil de photographie, hygromètre, thermomètre, etc.). Il se munit aussi des cartes les plus récentes et prépara soigneusement ses itinéraires. Très ordonné, il possédait une merveilleuse mémoire qui lui rendait les plus grands services.

Les voyages de Geay à Madagascar furent interrompus par de courts séjours en France et les résultats en ont été publiés, comme pour le voyage en Guyane, entièrement aux frais de l'auteur, dans un remarquable travail paru en 1908 [2] intitulé : *Rapport d'explorations aux régions N.-E., S.-S.-O., S. et S.-S.-E. de Madagascar.*

Accompagné de Mme Geay, il débarqua le 6 septembre 1904 à Tamatave, d'où il remonta la côte jusqu'à Diego-Suarez. Le 16 octobre, il quittait cette ville pour se rendre dans le Sud-Ouest en passant par Nossi-bé, Analalava, Majunga, Maintirano, Morondava, Ambohibé et Tulear.

De ce port il partit pour explorer la région côtière comprise entre l'embouchure de l'Onilaly et celle du Manambo, en passant par Amboli-

[1] Extrait d'une lettre communiquée par Mme Vve Geay.

[2] Ces deux ouvrages ont été tirés à 100 exemplaires, sont rares en librairie et d'un prix relativement élevé.

satra, dont les marais renferment une faune fossile ou subactuelle déjà étudiée par M. Guillaume Grandidier. Le 11 mars la Mission repartait de Tulear pour se rendre dans l'intérieur des pays Baras à Ankazoabo, capitale des Baras Imamono, où Geay et sa femme trouvèrent le bienveillant appui du roi Impoinimerina, grâce auquel ils purent rassembler des collections intéressantes.

D'Ankazoabo ils gagnèrent Tongobory par la vallée de la Sakondry, et là, l'accueil bienveillant et les bons offices de l'administrateur M. Voyron leur fournirent l'occasion d'effectuer des pêches fructueuses et de visiter les pays voisins du Vohiposty, d'où ils revinrent à Tulear.

Le 12 janvier 1906, Mme Geay et son mari partirent pour Fort-Dauphin, ayant à traverser les pays désertiques et peu sûrs des Mahafaly et des Tandroy. Ces régions étaient encore peu connues et n'avaient été visitées que par MM. Grandidier et Alluaud, dont les belles découvertes laissaient prévoir l'intérêt qu'offriraient des recherches biologiques dans ces régions. Là encore le courage et l'endurance des deux voyageurs furent remarquables et les récoltes nombreuses. La brousse désertique du Sud est en majeure partie xérophyte et la faune en est également curieuse. Geay eut l'habileté de pouvoir récolter vivantes des plantes maintenant cultivées dans les serres du Muséum, comme certaines Euphorbes épineuses, les *Pachypodium*, des Asclépiadiées intéressantes, etc.

La Mission parcourut ainsi les postes de Betioky Ejeda, Ampanihy, Ampotaka, Beloha, atteignit l'extrême Sud de l'île au cap Sainte-Marie et au Faux Cap, puis, remontant par Tsiombé les lagunes de l'Antanimoro et franchissant le Mandraré, arriva en juillet, par Berongo, à Fort-Dauphin. Pendant son séjour dans cette ville Geay visita les lacs et lagunes de Vinani-bé, de Ranopiso, de Ranofotsy, les rives de la Tarasy, de la Fanjahira et de la Soanirano. Le 3 avril ils reprirent la route de l'Est par Sainte-Luce, Manantenina, Farafangana et Mananjary pour rentrer en France à la fin de l'année.

Au cours de ces divers voyages ils purent prendre des centaines de clichés de brousse, d'animaux ou de plantes, et réunir 70 caisses de collections, renfermant plus de 14,000 spécimens expédiés au Muséum.

Depuis 1907 les matériaux de la Mission Geay ont été et sont encore l'objet de recherches et de travaux dans les divers services du Muséum.

En 1909 enfin, l'explorateur naturaliste repartait à Madagascar pour parcourir la côte Est, de Mananjary à Fenerive et à Tamatave, devant ensuite par Maurice et Bourbon gagner la Tasmanie et l'Australie du Sud ou de l'Ouest et pénétrer si possible à l'intérieur de ce continent si mal connu encore.

Pendant son dernier séjour à Madagascar la maladie l'avait terrassé à plusieurs reprises; il put néanmoins envoyer au Muséum plus d'un millier d'échantillons de plantes de l'Est de Madagascar; il y avait aussi recueilli

des fossiles et des animaux. Toutes ces collections sont actuellement à l'étude. Dans les quelques lettres adressées à divers professeurs Geay donnait des renseignements sur la flore et la faune; ses cahiers de mission, sortes de catalogue des échantillons, sont de véritables modèles.

Tant de labeur ne devait pas passer inaperçu : Geay était promu Officier d'Académie en 1897, et sa femme, sa collaboratrice dévouée, recevait la même récompense à la suite de l'exploration de Madagascar; lui-même était promu Chevalier de la Légion d'honneur et peu de temps après Lauréat de l'Institut (*Procès-verbaux, Acad. des Sciences*).

Geay avait trop présumé de ses forces; arrivé en Australie, il succombait à Melbourne le 16 mai 1910, laissant sa malheureuse femme, isolée et sans ressources, aux prises avec les difficultés de la liquidation des affaires de la Mission et avec les démarches nécessaires pour assurer son propre rapatriement.

La Société d'Acclimatation de France, en décernant à Mme veuve Geay sa grande médaille d'or, a voulu par une délicate attention faire voir qu'elle ne séparait pas, au point de vue de la valeur scientifique et de l'œuvre accomplie, deux êtres que la mort avait si brutalement et si fatalement désunis.

Geay a consacré à la science et à son pays sa vie et sa fortune, laissant à sa vaillante veuve le souvenir d'une vie de labeur et d'abnégation.

Mission géodésique de l'Équateur. Collections recueillies par M. le Dr Rivet.

Batraciens anoures.

Par M. R. Despax, Préparateur au Muséum.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

La collection de Batraciens anoures recueillie par M. le Dr Rivet dans l'Équateur comprend les animaux suivants, dont plusieurs avaient été déjà déterminés par M. le Dr Mocquart, assistant au Muséum, qui en avait commencé l'étude.

Famille des **DENDROBATIDÆ.**

1. Dendrobates tinctorius Schn.

Blgr., *Catal. of Batr. salientia*, p. 142.

1 échantillon correspondant à peu près à la variété A; cependant on peut distinguer quelques mouchetures grisâtres à peine visibles sur le fond noir.